



HAL
open science

'Revenances' de la langue de Verga dans les traductions françaises des 'Malavoglia'

Monachello Alessandro

► To cite this version:

Monachello Alessandro. 'Revenances' de la langue de Verga dans les traductions françaises des 'Malavoglia'. Journée des doctorants JDD- "Revenances: de l'ailleurs et du passé" 2019, Oct 2019, Saint-Denis, France. hal-03897419

HAL Id: hal-03897419

<https://univ-paris8.hal.science/hal-03897419>

Submitted on 13 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée des doctorants

Laboratoire
d'Études Romanes
EA4385

REVENANCES : DE L'AILLEURS ET DU PASSÉ PROGRAMME

Jeudi 24 octobre 2019
Université Paris 8
Maison de la Recherche
Salle MR005



Revenances de la langue de Verga dans les traductions françaises des *Malavoglia*

Résumé

L'article traite du thème de la traduction chez Giovanni Verga, fondateur du mouvement veriste italien, qui est une forme de revenance que l'écrivain sicilien a expérimentée pendant les années milanaises (1872 - 1893) et qui a conduit à la création d'une langue particulière dans laquelle le dialecte sicilien a fusionné avec la langue italienne standard. Dans cet article, nous considérerons les expressions symptomatiques d'une revenance dans sa terre et nous les comparerons avec les traductions françaises correspondantes pour voir si les traducteurs ont su reconnaître ce retour aux origines.

Abstract

The article deals with the translation issue which in Giovanni Verga, founder of the Italian Verista movement, is a form of revenance tested by the Sicilian writer during his Milanese years (1872 - 1893) and which will lead to the creation of a particular language in which Sicilian dialect merges into the standard Italian language. In the article, we will consider those expressions that evoke the revenance of the writer's native country (Sicily). We will then compare them with the corresponding French translations in order to verify if the translators recognize this return to the origins.

L'écrivain sicilien Giovanni Verga (1840-1922), principal représentant du verisme italien, témoin de près d'un siècle d'histoire italienne, de l'expédition des Mille chemises rouges de Garibaldi en 1860 à la Grande Guerre, n'a pas terminé son projet narratif que l'histoire littéraire connaît comme le Cycle des vaincus, un projet développé pendant la période milanaise de l'auteur, entre 1872 et 1893. Il s'agit d'années très difficiles pour notre auteur, marquées par la mort de sa mère le 5 décembre 1878.

L'automne 1879 à Milan fut néanmoins une période de fervente créativité pour Verga qui compléta son recueil de nouvelles *Vita dei campi* et poursuivit la rédaction du roman *Padron 'Ntoni* qui devint plus tard *I Malavoglia*, le premier roman veriste de son cycle, publié en 1881 à Milan par la maison d'édition Treves. Les *Malavoglia* est un roman « classique » de la littérature italienne contemporaine, qui dépeint magistralement la vie d'une famille de pêcheurs siciliens dominés par un destin inéluctable.

La famille Malavoglia, qui vit dans la petite ville d'Acitrezza depuis plusieurs générations, est composée du grand-père, Padron 'Ntoni le « patriarche », de son fils Bastianazzo et de sa femme Maruzza (la Longa), et enfin de leurs enfants : 'Ntoni, Luca, Mena, Alessi et Lia. Les seules richesses de la famille sont la « maison du néflier » (« *casa del nespolo* ») et leur bateau, la *Provvidenza*. Les malheurs des Malavoglia commencent avec le départ à l'armée de 'Ntoni, suivi de la mort de Bastianazzo lors du naufrage du bateau qui transportait une cargaison de lupins achetée à crédit. Après le retour de 'Ntoni, c'est Luca qui est appelé à faire son service militaire et qui perd la vie dans la bataille de Lissa (1866). La famille est à nouveau à genoux ; elle perd la maison du néflier pour dettes et elle est aussi contrainte de vendre son bateau remis à neuf. 'Ntoni, refusant la

tradition familiale, se lie avec des contrebandiers et finit en prison tandis que sa mère, Maruzza la Longa, meurt du choléra. Les malheurs des Malavoglia ne sont pas encore terminés puisque Lia, accablée par un scandale, s'enfuit de chez elle et finit par se prostituer. Mena, elle aussi en raison d'événements familiaux, est contrainte de renoncer à son mariage avec son bien-aimé Alfio. L'agonie de la famille se termine avec la mort de Padron 'Ntoni ; et même si son dernier petit-fils Alessi rachète la maison du néflier, ce geste s'avère inutile puisque la famille Malavoglia est maintenant détruite.

Verga retourne dans sa Sicile natale non seulement par le sujet de son roman, mais également par son écriture créative, définie comme *fusa* (fondue)¹ et de *confine* (frontière)² ; sa recherche stylistique, synthétisée dans la traduction italienne de la langue sicilienne, nous restitue une expérience passée, en nous déplaçant dans une île isolée par rapport à la modernité d'une ville européenne comme Milan.

En effet dans une lettre datée du 17 janvier 1874 il écrit ses premières observations, sur des tons parfois mélancoliques et nostalgiques, à propos d'un paysage observé depuis une voiture qui rappelait en partie la ruralité de son île lointaine :

*La pianura vi fugge dinanzi verso un orizzonte vago, segnato da interminabili fili di gelsi e di olmi scapitozzati, uniformi, che non finiscono mai; con gli stessi fossati diritti tra due file di alberelli, con le medesime cascine sull'orlo della strada, in mezzo al verde pallido delle praterie. Verso sera, allorché sorge la nebbia, il sole tramonta senza pompa, e il paesaggio si rivela di tristezza. [...] Di tratto in tratto, al fischio improvviso della macchina, vi si affaccia allo sportello, e scappa come una visione, un campanile di mattoni, un fienile isolato e solitario. Sicché finalmente appena nella sconfinata pianura bianca, fra tutte quelle linee uniformi vi appare nel cielo smorto la guglia bianca del Duomo, il vostro pensiero si rifugia frettolosamente nella vita allegra della grande città.*³

Ce que Verga réalise réellement, c'est une forme de *revenge*, à savoir une récupération commémorative d'un monde lointain, ancestral, parfois primitif, qui relie fortement l'écrivain à la terre où il est né et a grandi. Son écriture témoigne d'une remémoration tant au niveau du contenu que de la langue. En effet, c'est précisément à travers le langage que Verga parvient à relier la mémoire d'un passé paysan et populaire à la vie contemporaine.

C'est dans la ville lombarde que son génie créateur prend forme et que se produit son passage littéraire des romans mondains aux romans réalistes, et c'est précisément à ce moment qu'une *revenge* de la mémoire de l'île est enregistrée, car Verga, dans les années milanaises, a mis en place une façon d'écrire nostalgique qui représentait la réalité sicilienne de son temps.⁴

Dans cet article, je me propose d'analyser trois exemples d'expressions siciliennes traduites d'abord en italien par l'auteur, puis en français par les traducteurs qui, aux XIX^e et XX^e siècles, se sont aventurés dans la traduction du chef-d'œuvre de Verga. Pour chacune d'entre elles, j'analyserai les caractéristiques les plus spécifiques et particulières de leur récupération mémorielle par Verga,

1 Motta, Daria, *La lingua fusa. La prosa di Vita dei Campi dal parlato popolare allo scritto-narrato*, Acireale, Bonanno editore, 2011.

2 Pagliardini, Angelo, *La narrazione verista della nazione. Analisi diacroniche delle scelte concettuali e stilistiche nella narrativa di Giovanni Verga*, Roma, Aracne editrice, 2018.

3 Alfieri, Gabriella, *Verga*, Roma, Salerno editrice, 2016, p. 50, « La plaine s'échappe devant vous vers un horizon vague, marqué par d'interminables fils de mûriers et d'ormes décapités, uniformes, qui ne finissent jamais ; avec les mêmes fossés droits entre deux rangées d'arbres, avec les mêmes fermes au bord du chemin, au milieu du vert clair des prairies. Vers le soir, quand le brouillard se lève, le soleil se couche sans pompe et le paysage révèle sa tristesse. [...] De temps en temps, au coup de sifflet de la voiture, on regarde par la fenêtre de la portière, et une vision s'échappe, un clocher de brique, une grange isolée et solitaire. Jusqu'à ce qu'enfin, dans la plaine blanche sans fin, parmi toutes ces lignes uniformes, la flèche blanche du Dôme [de Milan] apparaisse dans le ciel terne, votre pensée se réfugie hâtivement dans la vie joyeuse de la grande ville ». (Traduction par nos soins).

4 Alfieri, Gabriella, *Verga, op. cit.*, p. 52-53.

notamment d'un point de vue linguistique et leur passage dans les premières traductions françaises d'Edouard Rod (*Les Malavoglia, mœurs siciliennes*, Paris, Savine, 1887 et *Les Malavoglia*, Paris, Ollendorff, 1900). Je mettrai en regard les choix des deux traducteurs du XX^e siècle : Henriette Valot (*Les Malavoglia*, Paris, Club bibliophile de France, 1957) et Maurice Darmon (*Les Malavoglia*, Paris, Gallimard, 1988) afin de vérifier dans quelle mesure la trace de Verga est restée intacte dans la traduction en langue française. Car en plus de transmettre le contenu d'un texte, la traduction elle-même devient un *nostos* qui renvoie au passé.

Notre analyse se focalisera sur les greffes phraséologiques siciliennes (*innesti fraseologici siciliani*) repérées par les deux linguistes Gabriella Alfieri et Daria Motta. Il s'agit de cas où le sicilien prédomine dans la structure phraséologique qui apparaît sous la forme italienne ou toscane, y greffant sa propre sémantique et posant parfois divers problèmes de nature interprétative. Verga, dans ces cas, laisse substantiellement intacte la forme dialectale des expressions, indiquant seulement épisodiquement leur particularité avec des marqueurs graphiques tels que les guillemets et les italiques.

Gabriella Alfieri, qui a analysé en profondeur la phraséologie du roman *I Malavoglia* en se servant des dictionnaires historiques, s'est également adressée à une source orale, à savoir Mme Francesca Matarazzo (née à Canicattini Bagni le 27 mai 1902), une femme du peuple qui vivait depuis sa jeunesse à Catane, où elle avait parfaitement assimilé les formes et les manières typiques du dialecte de Catane.

Le fait d'avoir consulté cette source orale confirme la correspondance entre le texte de Verga et la prétendue base sicilienne et constate également que la culture passe et se maintient principalement par le verbe. La *revenance* chez Verga émerge précisément à travers l'oralité ; le jeune écrivain expatrié à Milan à la fin du XIX^e siècle, apporte avec lui la *sicilianité* qui revient par les voix du peuple insulaire.

Pavari a violinu

Le premier exemple que nous prendrons en examen est l'expression « *da pagarsi "col violino"* »⁵ (littéralement « payable avec le violon »), employée par Verga dans le premier chapitre des *Malavoglia*.

Selon Gabriella Alfieri, c'est l'une des expressions les plus complexes de l'univers linguistique de Verga, qui signifie « *effettuare il saldo via via, senza una scadenza fissa* ». ⁶ Piedipapera, un personnage qui se caractérise par ses expressions colorées et ses blagues astucieuses, joue dans ce cas le rôle de médiateur entre Padron 'Ntoni et l'oncle Crocifisso afin d'aider le patriarche des *Malavoglia* à acheter un chargement de lupins à crédit. Verga était pleinement conscient qu'il s'agissait d'une expression particulière, c'est pourquoi il la place entre guillemets avec l'intention d'indiquer au lecteur italien qu'il s'agissait d'une expression sicilienne. Ce n'est pas d'ailleurs un hasard s'il comprend très bien les difficultés que son traducteur français Edouard Rod a eu en traduisant cette partie du texte, au point qu'il lui explique, dans une lettre, que « *Pagare col violino il basso popolo siciliano dice pagare una certa somma di denaro a piccole rate, a tanto al mese* ». ⁷

Comme nous pouvons le remarquer dans la traduction de Rod de 1887 et dans sa réédition de 1900, le traducteur n'écoute pas les suggestions de l'auteur vériste, au contraire il omet l'expression sicilienne : « Augustin Piedipapera assistait à l'entretien : ce fut lui qui, par ses plaisanteries, réussit

5 « e c'era anche compare Agostino Piedipapera, il quale colle sue barzellette riuscì a farli mettere d'accordo sulle due onze e dieci a salma, da pagarsi "col violino", a tanto il mese. ». Verga, Giovanni, *I Malavoglia*. Testo critico e commento di Ferruccio Cecco, Torino, Giulio Einaudi editore, 1995, p. 24.

6 Alfieri, Gabriella, *Innesti fraseologici siciliani nei Malavoglia*, Bollettino del centro di studi filologici e linguistici siciliani, XIV, 1980, p. 240, « régler une certaine somme dans le temps sans délai fixe ». (Traduction par nos soins).

7 Longo, Giorgio, *Carteggio Verga-Rod*, Catania, Fondazione Verga, 2004, p. 103, « *Pagare col violino* signifie pour le bas peuple sicilien payer une certaine somme par petits versements, tant par mois ». (Traduction par nos soins).

à les mettre d'accord ».⁸ Le traducteur choisit ainsi de ne pas faire émerger cette *sicilianité* que Verga exprime à travers sa langue *fusa* qui “parle les mots” d’un monde lointain.

Dans leur étude de la réception des *Malavoglia* en France, Lia Fava Guzzetta et André Sempoux jugent bien supérieure la traduction donnée par Henriette Valot en 1957 : « payables tant le mois, rubis sur l’ongle ».⁹ Ils regrettent par la même occasion que cette retraduction n’ait pas eu une plus grande diffusion.¹⁰ Valot, à la différence de Rod, a compris que la *sicilitude* de l’île¹¹ et le vérisme de Giovanni Verga se cachent derrière cette expression et c’est pour cela que « *la traduttrice ha dovuto [...] tradurre un italiano di cui il siciliano costituisce la “forma interiore”* ».¹²

La traduction de Maurice Darmon de 1988, au contraire, respecte fidèlement le texte source, mettant en évidence la *revenge* de l’expression sicilienne : « à payer “avec le violon” : à tant par mois ».¹³ Le traducteur français d’origine tunisienne a respecté la volonté de l’auteur en traduisant mot à mot l’image sicilienne et en conservant les guillemets qui, comme l’a bien remarqué Gabriella Alfieri, sont des marqueurs graphiques des parlers siciliens.¹⁴

Ce n’est que dans cette dernière traduction que l’effet de *revenge* du sicilien voulu par Verga est transmis aux lecteurs français.

Fari a muffa

Le deuxième exemple que nous prendrons en examen est l’expression « *far la muffa* », employée par Verga dans le dixième chapitre des *Malavoglia* : « *la Barbara ha ventitrè anni, e se si mette in testa che ad aspettare ancora il marito comincia a far la muffa, se lo piglia, colle buone o colle cattive* ».¹⁵

Le contexte dans lequel Verga emploie cette expression sicilienne est la description de Barbara, une fille plus toute jeune de 23 ans que ’Ntoni Malavoglia songe à épouser, mais cette opportunité s’envole à cause des malheurs financiers qui arrivent aux Malavoglia.

Le dictionnaire de la langue sicilienne explique que *fari a muffa*, littéralement « faire des moisissures », signifie métaphoriquement rester longtemps dans un lieu.¹⁶ L’expression « *lasciare fare la muffa a una cosa* » apparaît aussi en toscan, mais en sicilien elle a également une autre signification, plus sociologique, celle qui désigne une femme qui reste « vieille fille ».¹⁷

Il est évident que dans ce cas *far la muffa* doit être compris dans le deuxième sens du terme car Barbara risque véritablement de se retrouver « vieille fille » si elle n’accepte pas de se marier avec le premier parti qui se présentera.

8 Rod, Edouard, *Les Malavoglia, mœurs siciliennes*, Paris, Savine, 1887, p. 9. ; Rod, Edouard, *Les Malavoglia*, Paris, Ollendorff, 1900, p. 11.

9 Valot, Henriette, *Les Malavoglia*, Paris, Club bibliophile de France, 1957, p. 30.

10 Guzzetta, Lia Fava, Sempoux, André, *I Malavoglia in Francia*, Catania, Biblioteca della Fondazione Verga, 1982, p. 884-885. « è un peccato che la traduzione della Valot non abbia avuto una grande diffusione! » car « l’espressione “da pagarsi col violino”, a tanto al mese [...] potrebbe forse essere meglio resa di quanto non sia con l’espressione “payables tant le mois, rubis sur l’ongle” » (« quel dommage que la traduction de Mme Valot n’ait pas eu une grande diffusion! » « l’expression “da pagarsi col violino, a tanto al mese” [...] pourrait peut-être être mieux rendue par l’expression “payables tant par mois, rubis sur l’ongle”. »). (Traduction par nos soins).

11 Fernandez, Dominique, *Le promeneur amoureux*, Paris, Librairie Plon, 1980, p. 322.

12 Guzzetta, Lia Fava, Sempoux, André, *I Malavoglia in Francia*, op. cit., p. 884-885, « la traduttrice a dû [...] traduire un italien dont le sicilien constitue la “forme intérieure” ». (Traduction par nos soins).

13 Darmon, Maurice, *Les Malavoglia*, Paris, Gallimard, 1988, p. 27.

14 Alfieri, Gabriella, « *Verga traducteur et interprète de l’oralité et du parler sicilien* », in *Traductions, adaptations, réceptions de l’œuvre de Giovanni Verga*, textes réunis par Laura Fournier et Giorgio Longo, Caen, Transalpina n° 22, 2019, p. 17-36.

15 Verga, Giovanni, *I Malavoglia*. Testo critico e commento di Ferruccio Cecco, op. cit., p. 216.

16 Motta, Daria, *La lingua fusa. La prosa di Vita dei Campi dal parlato popolare allo scritto-narrato*, op. cit., p. 318.

17 *Ibid.* p. 318.

La *sicilianité* de l'expression est une *revenge* de Verga et est traduite en italien avec une maîtrise stylistique et rhétorique authentique et originale. On remarque en effet comment l'apocope du verbe (*far*) crée un effet d'allitération avec le son -ar- de *Barbara, aspettare, ancora, marito*.¹⁸

La première traduction de cette expression en français par Edouard Rod conserve le sens global mais en déforme l'image : « Barbara a vingt-trois ans, et si elle continue d'attendre un mari, elle finira par sentir le moisi »¹⁹ ; en fait ce n'est pas Barbara qui va sentir le moisi si un mari ne se présente pas, mais c'est elle qui commence à sentir l'odeur des moisissures qui vient de la très longue attente d'un mari qui ne viendra jamais.

Les retraductions suivantes d'Henriette Valot et Maurice Darmon sont largement redevables de cette première interprétation du traducteur suisse, qui avait bien saisi que cette expression était un élément de *sicilianité* qui devait être conservé pour respecter l'objectif du vériste italien de faire passer dans son texte le substrat sicilien et le caractère régional de cette île.

Valot propose en effet de traduire : « Barbara a vingt-trois ans et si elle se met dans l'idée qu'à force d'attendre un mari elle moisira dans son coin, elle se mariera de gré ou de force »²⁰ ; tandis que Darmon choisit : « Barbara a vingt-trois ans, et quand elle comprendra qu'à attendre un mari plus longtemps, elle va commencer à sentir le moisi, elle le prendra, de gré ou de force ».²¹

On remarque que Valot comprend que c'est Barbara Zuppidda qui « moisira », tandis que Darmon reprend la formulation choisie par Rod, « elle va commencer à sentir le moisi », il complète la suite de la phrase que Rod avait omise.

Aucun des traducteurs français n'a choisi ici de marquer graphiquement ou de conserver littéralement la greffe phraséologique sicilienne, si bien que les doubles sens sont irrémédiablement perdus.

Si m'avissi dittu l'ancilu dô celu

La dernière expression sicilienne que nous examinerons se trouve dans le dernier chapitre du roman. Compare Alfio, le jeune charretier d'Acitrezza qui, à la fin du roman, ne pourra pas épouser Mena Malavoglia déclare que malgré l'accomplissement final de ses désirs (notamment celui de posséder un mulet), il repense souvent à ces soirées lointaines où Mena attendait son retour avec émotion et où la famille Malavoglia était encore unie : « *Adesso, vedi, che ci ho il mulo, e ogni cosa come desideravo, che se fosse venuto a dirmelo l'angelo del cielo non ci avrei creduto, adesso penso sempre a quelle sere là* ».²²

Pour exprimer l'idée que ses futurs succès étaient totalement imprévisibles à l'époque, il emploie une allusion à « l'ange du ciel qu'il n'aurait pas cru même s'il était venu lui dire ». Cette référence à l'annonce de l'ange Gabriel à la Vierge se retrouve fréquemment dans la langue sicilienne parlée, comme l'a constaté Gabriella Alfieri, qui rapporte l'expression : « *si avissi vinutu l'ancilu dô celu a dirimillu* ».²³ Elle est utilisée comme protase de propositions hypothétiques pour exprimer « *l'incredulità, in bene o in male, per qualcosa che si desiderava ed è avvenuto* ».²⁴ Le syntagme figé, transféré dans le dialecte sicilien à partir des textes sacrés, est traduit littéralement en italien par Verga pour conserver l'expression orale populaire.

Rod traduit ce passage par « Vois-tu, à présent que j'ai un mulet et tout ce que j'ai désiré, tellement que si un ange du ciel me l'avait prédit je n'y aurais pas cru, à présent je pense toujours à

18 *Ibid.* p. 318.

19 Rod, Edouard, *Les Malavoglia, mœurs siciliennes, op. cit.*, p. 170 ; Rod, Edouard, *Les Malavoglia, op. cit.*, p. 208.

20 Valot, Henriette, *Les Malavoglia, op. cit.*, p. 172.

21 Darmon, Maurice, *Les Malavoglia, op. cit.*, p. 172.

22 Verga, Giovanni, *I Malavoglia. Testo critico e commento di Ferruccio Cecco, op. cit.*, p. 359.

23 Alfieri, Gabriella, *Innesti fraseologici siciliani nei Malavoglia, op. cit.*, p. 292.

24 *Ibid.* « l'incrédulité, en bien ou en mal, pour quelque chose qui était désiré et qui s'est produit ». (Traduction par nos soins).

ces soirs-là ».²⁵ Comme nous pouvons le voir, il garde la greffe phraséologique sicilienne intacte, traduisant presque littéralement tous les éléments de la phrase, sauf le verbe “dire” italien qui est rendu par le verbe français “prédire”.

Tandis que Darmon fait descendre l’ange du ciel, « alors que je ne l’aurais pas cru même si un ange était descendu du ciel pour me le prédire »²⁶, Valot a cherché à traduire l’expression dans un style plus recherché. En effet elle emploie le subjonctif plus que parfait avec reprise du sujet “ange” par le pronom personnel “il” : « ce que je n’aurais jamais imaginé, un ange fût-il venu me le dire du ciel ! Eh bien ! je songe toujours à ces soirs-là ».²⁷

Valot se distingue des autres traducteurs, qui ont employé la conjonction de subordination “si” suivie du plus que parfait de l’indicatif. On peut se demander cependant pourquoi a-t-elle mis un point d’exclamation après “ciel”, alors qu’une virgule aurait suffi ? Il est possible qu’elle ait voulu insister sur le fait que la réalité a dépassé toutes les espérances d’Alfio. Il serait néanmoins intéressant de se reporter au manuscrit de la traduction de Valot pour être sûr qu’elle avait bien mis ce point d’exclamation et qu’il ne s’agit pas d’une erreur de typographie.

De toute façon l’expression sicilienne crée une espèce de aposiopèse ; en effet dans le texte source de *I Malavoglia*, non seulement le lecteur a une idée de ce dont il est en train de lire, mais nous revenons aussi aux événements passés de la famille.

Ici c’est le premier traducteur qui reste le plus proche du texte italien et de la greffe phraséologique sicilienne, tandis que les retraductions altèrent l’expression orale calquée par Verga et son effet de *revenge*.

Dans les trois cas que nous avons examinés, on remarque que l’écriture créative de Verga lui permet de faire parler les personnages en italien avec les mêmes mots simples et colorés que les Siciliens utilisaient dans la vie quotidienne. De plus, même si la réécriture créative des trois traducteurs n’a pas toujours rendu cet élan intrinsèque de la *revenge* de l’île, ils ont eu le mérite de présenter au public francophone le roman qui a mis en pratique le projet vériste de Verga et de lui faire approcher quelques uns des effets stylistiques et linguistiques du romancier sicilien.

Face au « *fiasco pieno e completo* »²⁸ des *Malavoglia* en Italie au moment de sa première parution, Verga avait placé beaucoup d’espoir dans son premier traducteur français. Il espérait un meilleur accueil du vériste à Paris à la fin du XIX^e siècle, la ville du naturalisme par excellence. Il faut dire aussi que Rod appartenait au groupe de Médan et le succès de sa traduction aurait permis à Verga d’entrer en contact avec Émile Zola qu’il admirait. Malheureusement le roman de Verga n’a pas eu plus de succès en France. La critique a toujours soutenu que l’échec du chef-d’œuvre italien vériste en France est lié à la mauvaise traduction de Rod.

Mais, à mon avis, s’il est vrai que Rod a une part de responsabilité en ayant effectué son travail sans suivre les conseils de son auteur, Verga lui-même est quelque peu fautif. En effet, plus préoccupé par les problèmes éditoriaux rencontrés en France pour publier son roman²⁹ que par les innombrables difficultés dont se plaignait son ami-traducteur, il n’a pas assez insisté pour que Rod tienne compte de ses remarques, parmi lesquelles jouer le jeu de la sicilianité³⁰, mais plutôt il l’exhorte « *a sopprimere o a sostituire quei proverbi che sono intraducibili in francese* ».³¹

En suivant à présent une ligne diachronique, il est clair et évident que les traducteurs ont une attitude différente vis-à-vis du texte à traduire ; si Rod, contre l’avis de Verga, préfère la

25 Rod, Edouard, *Les Malavoglia, mœurs siciliennes*, op. cit., p. 299. ; Rod, Edouard, *Les Malavoglia*, op. cit., p. 369.

26 Darmon, Maurice, *Les Malavoglia*, op. cit., p. 286

27 Valot, Henriette, *Les Malavoglia*, op. cit., p. 282.

28 Raya, Gino, *Carteggio Verga-Capuana*, Roma, Edizioni dell’Ateneo, 1984, p. 111. « échec plein et complet ». (Traduction par nos soins).

29 Longo, Giorgio, *Carteggio Verga-Rod*, op. cit., p. 106-107.

30 *Ibid.* p. 103-106.

31 *Ibid.* « supprimer ou remplacer les proverbes intraduisibles en français ». (Traduction par nos soins).

naturalisation du texte, Valot adopte une perspective très différente, essayant d'entrer beaucoup plus dans les dynamiques du texte, ainsi que dans la langue même de Verga. S'il n'est cependant pas possible de déceler une récupération totale du bagage mémoriel originel, on perçoit à partir de la traduction de Valot un effort appréciable de compréhension du texte source, dépassant ainsi cette perspective linguistique visant à *naturaliser* le texte et qui a entraîné de nombreuses pertes.

De toute façon si le plus grand nombre de *revenance* se retrouvent chez Darmon, c'est dû (comme il nous l'a expliqué dans une journée d'étude consacrée à l'écrivain vériste, en mai 2018)³² principalement à la liberté totale que lui a donnée l'éditeur Gallimard qui n'est pas intervenu sur ses choix de traduction et aussi au fait que le traducteur a vécu en Sicile et a compris l'esprit du peuple sicilien et ses modes d'expression.

Outre la question des choix ponctuels des traducteurs, *focus* de ma thèse de doctorat, il faut aussi se poser la question de l'évolution de la réception du public et de l'industrie de l'édition. À la fin du XIX^e siècle, le goût français imposait une *naturalisation* du roman italo-sicilien. Le public recherchait des thèmes siciliens très représentatifs (comme l'amour, la jalousie et la violence, au centre de la pièce théâtrale de Verga *Cavalleria rusticana*) mais dans une langue et un style *francisé*.

Dans les années 1950, en effet, la langue et les dialectes siciliens ont fait l'objet d'une plus grande attention en raison du succès des films néoréalistes ; cet intérêt linguistique a démarré grâce à *La Terra Trema* de Luchino Visconti³³ (transposition cinématographique du roman vériste de Verga et première expérience néoréaliste italienne) et s'est poursuivi avec le *romanaccio* de Pasolini.³⁴

Comme on peut le constater, de nombreux aspects doivent encore être vérifiés et approfondis mais il reste le fait que chez Verga la langue sicilienne est toujours ramenée à la vie à travers l'utilisation du toscan standard de la fin du XIX^e siècle, car le fondateur du vérisme était un grand partisan de l'unification nationale également par la langue italienne.

Bibliographie

- Alfieri, Gabriella, « *Verga traducteur et interprète de l'oralité et du parler sicilien* », in *Traductions, adaptations, réceptions de l'œuvre de Giovanni Verga*, textes réunis par Laura Fournier et Giorgio Longo, Caen, Transalpina n° 22, 2019, p. 17-36.
- *Innesti fraseologici siciliani nei Malavoglia*, Bollettino del centro di studi filologici e linguistici siciliani, XIV, 1980, p. 221-295.
- *Verga*, Roma, Salerno editrice, 2016.
- Darmon, Maurice, *Les Malavoglia*, Paris, Gallimard, 1988.
- Fernandez, Dominique, *Mère Méditerranée*, Paris, Grasset, 1965.
- *Le promeneur amoureux*, Paris, Librairie Plon, 1980.
- Guzzetta, Lia Fava, Sempoux, André, *I Malavoglia in Francia*, Catania, Biblioteca della Fondazione Verga, 1982.
- Longo, Giorgio, *Carteggio Verga-Rod*, Catania, Fondazione Verga, 2004, p. 103-107.

32 Journée d'études, *Traductions, adaptations, réceptions de l'œuvre de Giovanni Verga*, Paris (Maison d'Italie), 14 Mai 2018.

33 Monachello, Alessandro, « *Lingua e immagine nelle traduzioni sottotitolate francesi de La Terra Trema* », in *Traductions, adaptations, réceptions de l'œuvre de Giovanni Verga*, textes réunis par Laura Fournier et Giorgio Longo, Caen, Transalpina n° 22, 2019, p. 105-121.

34 Pasolini, Pier Paolo, « *Dialecto e poesia popolare* » in *Saggi sulla letteratura e sull'arte*, textes réunis par Walter Siti et Silvia De Laude, Milano, Mondadori, coll. « I Meridiani », 1999, p. 373-375.

- Monachello, Alessandro, « *Lingua e immagine nelle traduzioni sottotitolate francesi de La Terra Trema* », in *Traductions, adaptations, réceptions de l'œuvre de Giovanni Verga*, textes réunis par Laura Fournier et Giorgio Longo, Caen, Transalpina n° 22, 2019, p. 105-121.
- Motta, Daria, *La lingua fusa. La prosa di Vita dei Campi dal parlato popolare allo scritto-narrato*, Acireale, Bonanno editore, 2011.
- Pagliardini, Angelo, *La narrazione verista della nazione. Analisi diacroniche delle scelte concettuali e stilistiche nella narrativa di Giovanni Verga*, Roma, Aracne editrice, 2018.
- Pasolini, Pier Paolo, « Dialecto e poesia popolare » in *Saggi sulla letteratura e sull'arte*, textes réunis par Walter Siti et Silvia De Laude, Milano, Mondadori, coll. « I Meridiani », 1999, p. 373-375.
- Raya, Gino, *Carteggio Verga-Capuana*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1984, p. 111.
- Rod, Edouard, *Les Malavoglia, mœurs siciliennes*, Paris, Savine, 1887.
— *Les Malavoglia*, Paris, Ollendorff, 1900.
- Valot, Henriette, *Les Malavoglia*, Paris, Club bibliophile de France, 1957.
- Verga, Giovanni, *I Malavoglia*, Testo critico e commento di Ferruccio Cecco, Torino, Giulio Einaudi editore, 1995.

Bio-bibliographie

Alessandro Monachello est doctorant en sixième année à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis dans l'École Doctorale 31 - Laboratoire d'Études Romanes (LER). Sa thèse porte sur l'analyse des traductions françaises de *I Malavoglia*, premier roman veriste italien de l'écrivain sicilien Giovanni Verga, sous la direction de Mme Laura Fournier-Finocchiaro Professeur en Études italiennes à l'Université Grenoble Alpes.

Il a co-organisé une journée d'études sur les *Traductions, adaptations, réceptions de l'œuvre de Giovanni Verga* à la Maison d'Italie (Cité universitaire) le 14 mai 2018 et son intervention (*Lingua e Immagini nelle traduzioni sottotitolate francesi de La Terra Trema*) a été publiée dans la revue *Transalpina* n. 22 de l'Université de Caen, 2019. En 2019, il a également participé à la table ronde *Les études sur Giovanni Verga en Europe* organisée par Mme Laura Fournier et son compte-rendu sur le dernier livre du professeur Angelo Pagliardini, *La narrazione verista della nazione*, a également été publié dans la revue *Transalpina* n. 22 de l'Université de Caen, 2019. En 2021, pour la même revue *Transalpina* n. 24, il a publié l'article « *Le ritraduzioni francesi de I Malavoglia di Giovanni Verga. Soluzioni linguistiche alle omissioni di Édouard Rod* ».